

massacres épouvantables, vu les moyens de destruction qu'il y a de nos jours. Il faut espérer que cela ne viendra pas de sitôt.

Chère Sœur, tu as dû penser pendant un certain temps que je t'avais oubliée : non ! Seulement, c'était les *matériaux* qui me manquaient pour faire la charpente de ma lettre : je crois que celle-ci te dédommagera du temps perdu et du désir que tu avais de recevoir une lettre de ton frère que tu n'as pas vu depuis quatorze mois aujourd'hui.

J'aimerais à ce que tu conserves cette lettre. Tout ce que je vous écris n'a aucun style et le tout est rempli de fautes impardonnables. Pour bien faire une chose, il faut la remettre vingt fois sur le métier, ce que je ne puis faire dans ma condition de soldat. Tout ce que tu as sous les yeux, c'est l'original, le premier et : je n'en fais pas de copie, parce que le temps me manque ; aussi conserve toutes mes lettres.

Embrasse pour moi ma chère Esilda, que je n'oublie pas ; fais-lui part de cette lettre. Mes amitiés aux demoiselles de notre coteau qui sont avec toi à Villa-Maria. La grosse Caroline, il ne faut pas oublier de lui donner un gros baiser pour moi. Encore onze mois, et nous nous reverrons ; tu vois le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation : ça n'a pas été long ; eh ! bien, il en reste encore moins à faire, et tout nous porte plus à l'espérance de nous revoir. Je t'embrasse de tout mon cœur, c'est de bien loin, mais ça ne fait rien. Reçois ces embrassements de ton frère très affectueux. Adieu.

LÉON DES CARRIÈRES,
Z. P. C.

LES PATRIOTES VENGÉS

1837-38

Dans des notes que j'ai compilées sur les événements de notre *Guerre des Paysans*, je retrouve aujourd'hui l'anecdote suivante, due à la fine plume de défunt Lusignan et que je crois devoir reproduire pour la plus grande satisfaction des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui sont pour un grand nombre, des descendants des preux de 1837-38.

Les Anglais, défaits, battirent en retraite sur Saint-Denis qu'ils mirent à feu et à sang. Les officiers, devenus maîtres de la maison de M. Masse, aïeul de Lusignan, y installèrent leurs quartiers, et promirent la vie sauve au personnel de la maison si on consentait à les y nourrir pendant leur séjour.

Écoutons Lusignan, raconter lui-même l'aventure :

La nourriture fut bonne comme le logement, sauf un matin. La veille au soir, ma mère, ses sœurs et la servante avaient préparé viande et légumes pour je ne sais quelle gibelotte, quel ragoût, et elles étaient allées se coucher. Un officier voulut pénétrer, durant la nuit, dans la chambre de la cuisinière ; celle-ci avait entassé chaises sur chaises auprès de sa porte, et quand elles culbutèrent l'officier se sauva, la bonne cria, tout le monde fut sur pied, le coupable reconnu et mis aux arrêts par le capitaine Douglas. La servante se leva de bon matin et descendit dans sa cuisine. Après avoir mis son chaudron sur le poêle, et et de l'eau dans son chaudron, elle y versa le contenu d'un plat qui était sur la table. Soit excitation, soit obscurité, elle se trompa de plat et mit au feu les pelures de pomme de terre et de poireaux, les queues d'oignons et les grattures de carottes, en un mot tous les débris de légumes et de viande qui devaient être jetés. On se figure sa consternation quand elle découvrit son erreur, à l'heure du déjeuner. Les officiers se mettaient à table, elle ne voulait plus les servir, elle tremblait de tous ses membres.

Quel plat pour un plat de résistance ! Ma mère, qui n'avait alors que dix-huit ans, — la seule des femmes de la maison qui comprit quelques mots d'anglais, — prit son courage à deux mains et fit le service de la table. Vous dire qu'elle était rassurée, vous ferait hausser les épaules ; c'est en tremblant qu'elle apporta la fameuse fricassée. Elle s'attendait à une tempête d'indignation quand les convives goûtaient au mar-gouillis. Il était trop tard pour le remplacer. Les officiers furent bien un peu surpris à première vue de ce qu'on mettait dans leurs assiettes ; ainsi prenaient-ils l'un après l'autre, soit avec leurs doigts, soit au bout de leur fourchette, qui une pelure, qui une queue d'oignon, qui un autre restant, et demandaient-ils à ma mère ce que c'était.

— C'est de la sarriette, répondait-elle à l'un ; du persil à l'autre ; du cerfeuil à un troisième ; et tous reprenaient à tour de rôle, en claquant de la langue : — Bonne, bonne, bonne !

Ils croyaient sans doute que c'étaient des herbes indigènes, dont ils n'avaient pas encore goûté. Les patriotes venaient d'avoir, à leur insu, leur petite vengeance, car les pillards et les incendiaires avaient mangé avec délices ce qui fait les délices de nos basses cours.

C'est, que je sache, la seule note gaie des événements de Saint-Denis.

VARENNES.

LE DEJEUNER DE BÉBÉ

Ami lecteur, n'est-ce pas que Bébé est beau avec ses petites mains, ses petits bras potelés, ses yeux si intelligents, ses traits réguliers ? Combien sa bonne mère doit en être glorieuse ! Sais-tu, Bébé, tiens, je serais heureux de te porter dans mes bras. Ne peux-tu me parler ? Mais non, il est trop occupé, car sa tendre minette, mollement appuyé contre sa tête et faisant son dos rond, vient lui rendre visite et lui demander en même temps de partager son déjeuner. Prends garde, minette, ne fais pas ta méchante. Oh ! si tu allais blesser la gentille petite menotte qui se tend



déjà vers toi pour t'offrir la part qu'il te réserve ; car, vois-tu il a si bon cœur, bébé ; il n'est pas gourmand. — Minette, fais bien attention ; son petit doigt rose est si délicat ! Et puis, petite mère n'est certainement pas loin.

Ah ! anges chéris, vous êtes bien la joie du foyer conjugal, aussi, nous vous aimons bien et vous savez quelquefois en profiter pour devenir exigeants.

Au revoir, mon cher bébé, car je vois que maman t'attend pour faire ta toilette et te mener promener. Au revoir ! — Dr J.-N. L.

DIVINATION PAR LES GRAINS DE BEAUTÉ

« Je puis dire si vous avez l'âme blanche ou noire, d'après les dimensions du seing que vous avez au visage. »

Il est encore nombre de personnes assez crédules, pour croire aux révélations de l'avenir à l'aide des cartes, du marc de café, de la chiromancie, de la graphologie, de... j'en passe.

Mais est-il jamais venu à l'idée de nos belles curieuses de consulter un oracle, tout naturellement à leur portée : les grains de beauté ?

On discute la question de savoir si les seings éparpillés sur le corps humain doivent être considérés comme une tare ou s'ils méritent réellement l'appellation de grains de beauté ; il n'y a point de doute quant à leur signification.

La lecture du caractère par l'extérieur est une science à laquelle on arrive par une observation du corps en général, mais plus particulièrement par celle du visage. De même obtenons-nous, par l'inspection des grains de beauté, une connaissance des qualités et des attributs de l'âme. Nous ne ferons que mentionner un fait connu et qui a fourni, il y a quelques années, la trame d'une comédie : *Le signe* ; nous voulons dire la correspondance des seings sur le visage avec d'autres grains sur différentes parties du corps : un grain de beauté sur le front, par exemple, se trouvera répété sur la poitrine, chacune de nos lectrices peut éprouver par elle-même la vérité du fait.

— Mais, je vous assure, nous observera l'une d'elles, que je n'ai aucun grain de beauté.

C'est chose impossible. Toute créature humaine porte, au moment de sa naissance, sur quelque partie du corps, l'empreinte du signe du Zodiaque ou de la planète qui présidait à l'heure de sa nativité. Les grains de beauté sont contingents à celle-ci et doivent leur existence à l'influence des signes célestes auxquels ils correspondent par leur forme et leur position. L'une et l'autre varient selon que domine telle ou telle planète.

On peut, en conséquence, déterminer non seulement le caractère, les goûts et les dispositions d'une personne, mais jusqu'à un certain point son avenir, d'après la position locale, la relation et l'apparence générale de ces marques. On peut en tirer une signification plus juste que n'en donnera jamais l'étude de la chiromancie ou de la phrénologie.

Les grains de beauté sont de trois couleurs : rouges, couleur de miel, ou noirs.

Ils sont plats ou s'élèvent comme de petites loupes.

Il serait trop long de décrire ici, *in extenso*, les différentes positions des grains de beauté et d'en tirer la signification.

Nous nous bornerons à donner une indication générale : les seings qui se trouvent sur le côté droit du corps sont, généralement, le symbole du bien : ceux sur le côté gauche dénotent, la plupart du temps, du malheur ou des dangers.

Maintenant, quelques exemples :

Si, à la nativité, le soleil se trouve dans le signe du Bélier et ascendant, la marque de ce signe se trouvera sur la tête ou sur l'oreille gauche. S'il se trouve dans le signe du Lion et ascendant, les signes se trouvent sur la poitrine à gauche.

Au bord du menton, le grain de beauté annonce, pour la femme, la bonne fortune, un heureux mariage et une longue existence, de quelque couleur qu'il soit, le noir excepté.

Au côté droit de la lèvre supérieure, à un doigt au-dessus de la bouche, un seing annonce une excellente fortune chez l'un et l'autre sexe. La femme qui possède un tel signe sera : avenante, gracieuse, saine de corps, soigneuse des biens de ce monde. Elle se mariera bien et vivra heureuse. Elle sera une bonne épouse et une mère exceptionnellement fortunée.

P. GÉRAUD,

LÉGENDES HONGROISES

Notre-Seigneur se promenait un jour sur la terre ; comme il avait faim, il se dirigea vers la maison qu'il aperçut et demanda à la femme qui s'y trouvait de lui donner, pour apaiser sa faim, quelque chose des biens que Dieu lui avait accordés.

Mais la femme était très avare, elle dit qu'elle ne pouvait rien donner, car elle-même vivait au jour le jour et, depuis la veille, elle n'avait rien eu, il ne se trouvait même pas une bouchée de pain à la maison.

Cependant, elle ne disait pas la vérité, car dans son four six beaux pains blancs finissaient de cuire. Jésus lui dit :

— Puisque vous ne voulez rien donner aux pauvres, le Dieu tout-puissant ne vous donnera plus rien !

Et il poursuivit son chemin.

Quand la femme alla ouvrir son four, elle vit que ses beaux pains étaient transformés en pierres.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française